

**Dictionnaire biographique par des membres de la
Société Médico-Psychologique Eugène Billod(1818-1886)**

J. Biéder

► **To cite this version:**

J. Biéder. Dictionnaire biographique par des membres de la Société Médico-Psychologique Eugène Billod(1818-1886). Annales Médico-Psychologiques, Revue Psychiatrique, Elsevier Masson, 2011, <10.1016/j.amp.2011.04.001>. <hal-00765604>

HAL Id: hal-00765604

<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00765604>

Submitted on 15 Dec 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Accepted Manuscript

Title: Dictionnaire biographique par des membres de la
Société Médico-Psychologique<!--<NewLine/>-->Eugène
Billod<!--<NewLine/>-->(1818–1886)

Author: J. Biéder

PII: S0003-4487(11)00096-5
DOI: doi:10.1016/j.amp.2011.04.001
Reference: AMEPSY 1319

To appear in: *Annales Médico-Psychologiques*



Please cite this article as: Biéder J, Dictionnaire biographique par des membres de
la Société Médico-Psychologique<!--<NewLine/>-->Eugène Billod<!--<NewLine/>-->
(1818–1886), *Annales medio-psychologiques* (2010), doi:10.1016/j.amp.2011.04.001

This is a PDF file of an unedited manuscript that has been accepted for publication.
As a service to our customers we are providing this early version of the manuscript.
The manuscript will undergo copyediting, typesetting, and review of the resulting proof
before it is published in its final form. Please note that during the production process
errors may be discovered which could affect the content, and all legal disclaimers that
apply to the journal pertain.

*Dictionnaire biographique par des membres de la Société Médico-Psychologique***Eugène Billod (1818–1886)****J. Biéder**

15, place de la République, 59130 Lambersart, France

Résumé

L'auteur retrace la vie de Louis-Antoine Eugène Billod, né dans la deuxième moitié du XIX^e siècle. Il fut président de la Société Médico-Psychologique en 1877, mais il est connu surtout par ses nombreuses publications qui présentent de fines observations cliniques.

Mots clés : Affaire des hamacs ; Billod ; Guerre de 1870 ; Pellagre ; Révocation

Summary

The author recounts the life of Louis-Antoine Billod born in the second half of the XIXth century. He was president of the Société Médico-Psychologique in 1877, however he is mostly known for his numerous publications considered as fine clinical observations.

Keywords: « Affaire des hamacs »; Billod; War of 1870; Pellagra; Removal

*Dictionnaire biographique par des membres de la Société Médico-Psychologique***Eugène Billod****(1818–1886)**

Louis-Antoine Eugène Billod est né à Briançon le 23 décembre 1886. Après ses humanités à Orléans, où son père, fonctionnaire, avait été muté, il monte à Paris, où, après une période de galère, son « pays » haut-alpin Guillaume Ferrus lui procure une place d'interne à Bicêtre dans le service de Félix Voisin, médecin de la section des épileptiques et des idiots, ainsi qu'une place d'interne, et, plus tard, de médecin auxiliaire à la Maison de Santé de Vanves. Cette dernière affectation lui ouvre quelques aperçus sur les patients et les médecins. À propos des patients : « J'ai vu souvent l'étonnement le plus profond se peindre sur les visages des personnes du monde quelquefois réunies à la table des directeurs d'une des

premières Maisons de Santé de Paris quand on leur disait après le dîner que telle ou telle personne, dont elles avaient admiré l'esprit et le sens judicieux, se croyait être impératrice ou avait toute autre idée fausse... » (Ann Med Psychol 1847;10:201). Notons incidemment qu'il n'est pas question de secret professionnel et qu'il serait peut-être intéressant de retracer l'histoire de cette obligation. Billod a conservé cette habitude d'inviter des patients à sa table, (« J'en ai moi-même quelquefois à ma table dont la tenue et le bon sens justifieraient le même étonnement » ; Ann Med Psychol 1852;4:371). Et à propos des médecins : « Je me rappelle fort bien avoir éprouvé une impulsion de ce genre sous l'influence du hachisch. C'était après un déjeuner auquel M. Moreau de Tours, le véritable parrain de cette pâte merveilleuse en France, avait convié un certain nombre de médecins à la Ferme Sainte-Anne. Entre autres effets, je me sentais invinciblement entraîné, sans désir, vers une tapisserie qu'une impulsion indéfinissable contre laquelle je luttais, car je la jugeais déraisonnable, me poussait à déchirer » (ibid p. 199). Billod n'oubliera jamais l'aide apportée par Voisin (« [...] M. Voisin pour qui je conserverai une reconnaissance éternelle du bienveillant appui dont il m'a toujours entouré » ; Ann Med Psychol 1843;2:417), un appui qui le sauva plus tard, comme nous le verrons. En 1843, il est élève interne de Moreau de Tours, médecin de Bicêtre. Dans les années suivantes, il est à Vanves, mais on le trouve aussi à Ivry, et c'est un malade d'Ivry qu'il accompagnera en Italie. En 1846, à la fin de ses études, il visite l'hôpital de Milan avec Calderini et commence à s'intéresser à la pellagre ; à la même date, il visite l'hôpital de Florence et celui de Venise avec Fosseta. Vers la fin de sa carrière, il visitera les asiles d'Hanwell et de Colney-Hatch (il y aurait une étude à faire sur le tourisme psychiatrique et sur le tourisme en général) et, plus tard, il a visité des établissements hollandais à Utrecht, Meeremberg, Rosmalen (Coudewater), La Haye. Il restera en relation avec des médecins italiens tels que Miraglia, de l'asile d'Aversa près de Naples (le 2 juin 1961, Biagio Miraglia, directeur du Morotrofito Royal, fonda la Société Italienne de Phrénopathie). Le 9 décembre 1846, Billod soutint sa thèse, « Considérations médico-psychologiques sur le traitement de la folie ». Cette thèse a été analysée (Ann Med Psychol 1849;1:626) trois ans après sa soutenance par L. L. (probablement Ludger Lunier, 1822–1897, neveu de Baillarger et futur inspecteur des asiles). Billod constate une opposition irréductible entre les « psychologues » et les « matérialistes », c'est-à-dire entre les partisans du traitement moral (au sens de l'époque), et ceux du traitement physique. Il observe qu'il y a des aliénistes éminents dans les deux camps et que, par conséquent, il y a quelque chose de bon chez les uns et les autres, donc il préconise une formule éclectique, celle du traitement « mixte » (cela paraît élémentaire, simpliste même, mais aujourd'hui encore, le dogmatisme thérapeutique

reste très virulent, avec des conséquences parfois dramatiques). Dans la seconde partie de sa thèse, Billod examine les différentes composantes du traitement : l'isolement, les travaux agricoles (et nous verrons jusqu'où il les utilisera, plus pour le budget des établissements que pour les bienfaits thérapeutiques), les voyages (il accompagnera des patients, au moins à deux reprises, une fois en Italie, une autre fois en Italie et en Suisse). Le voyage thérapeutique n'est pas à la portée de tous les malades, il peut être agréable pour l'accompagnateur, mais il n'est pas toujours sans risque : Paul Le Gendre (in, *Du quartier latin à l'Académie*. Paris, Maloine éd. 1930, p. 218) rapporte la mésaventure arrivée à Legrand du Saulle : un malade confié à sa garde avait failli se précipiter du haut de la tour de Pise, il ne dut son salut qu'au gabarit, à la vigueur, à la « massive structure » de Legrand du Saulle qui put le saisir par le col et le retenir. En 1849, après un passage à Sainte-Gemmes comme adjoint, il est nommé médecin adjoint, puis directeur-médecin à l'asile public d'aliénés de Blois où il remplace Mérier, le 4 juin 1849 (cette année-là, une épidémie de choléra s'abattit sur l'hôpital, ce ne fut pas la seule épidémie de choléra du XIX^e siècle, ni le seul asile touché). Ici survient l'affaire des hamacs : les rares asiles de la Seine ne suffisaient pas à héberger les malades, on en déporta un certain nombre dans les asiles de province, avec la justification, non prouvée, de la vie à la campagne (*beati agricolae...*). Le prix de la journée pour les malades de la Seine étant supérieur à celui des malades de province, à chaque fois qu'il recevait un malade de la Seine, l'asile d'accueil bénéficiait de la différence. Mais la surface d'occupation des sols était limitée, alors Billod eut l'idée d'utiliser des hamacs, suspendus le soir dans les couloirs et escamotables le matin. Le bénéfice réalisé par l'établissement atténuait la dépense consentie par le département de province, pouvait même l'égaliser, voire la dépasser. Ainsi, il y avait déjà à l'époque des médecins qui considéraient les établissements de soins comme des entreprises lucratives, heureusement, il y avait aussi des médecins comme Parchappe, un inspecteur rigoureux, qui ne tolérait pas de voir le bien-être des malades, déjà médiocre, encore réduit. Après un rapport sévère de Parchappe, Billod est révoqué, fâcheuse situation au début d'une carrière, mais la sanction étant un peu disproportionnée à la faute, et grâce au soutien de ses maîtres influents, Félix Voisin et Moreau de Tours, il est réintégré en octobre 1853 et affecté pour un temps à l'asile de Saint-Meen près de Rennes (l'un de la dizaine des établissements spéciaux dénombrés par Esquirol en 1818). En 1854, il revient à Sainte-Gemmes-sur-Loire après le décès de Levincent (qui avait préparé l'ouverture de l'asile, en 1844, avec l'architecte Moll). Billod y restera pendant près de 15 ans, et dans les années 1860, il sera professeur à l'école de médecine d'Angers. Médecin de Vaucluse en 1868, retraité en 1880, il disparaît le 26 février 1886. Il y a plusieurs témoignages sur son comportement à Vaucluse pendant

« l'année terrible », celui de l'incontournable Ritti dans son éloge de Billod (prononcé quatre ans après sa mort, dix ans après sa retraite ?) (Ann Med Psychol 1900;12:11), et celui de Maxime du Camp (1822–1894), un écrivain du XIX^e siècle, peu connu ou oublié, l'ami de Flaubert, le témoin de sa vie. Pourtant, son œuvre n'est pas négligeable, et il s'est intéressé à la pathologie mentale, par exemple dans *Mémoires d'un suicidé*, un livre certes plus littéraire que médical, mais surtout dans *Paris, ses organes, ses fonctions et sa vie, dans la seconde moitié du XIX^e siècle (1869–1875)*, où de nombreuses pages sont consacrées aux aliénés, à la possession, à la loi de 1838, à la science médicale. Il a rédigé une observation quasiment clinique de la folie de Gérard de Nerval (in *Souvenirs littéraires 1850–1880*, vol.2, p. 111...). Du Camp était bien documenté, il cite Billod et voici ce qu'il dit : « Le médecin-directeur [de l'asile de Vaucluse] M. Billod déploya dans ces circonstances plus que difficiles [le siège de Paris], une habileté, une énergie et une intelligence au-dessus de tout éloge. Il n'abattit point le drapeau de la France, il maintint intacte la dignité de l'administration qu'il représentait, se refusa énergiquement à toute réquisition, ferma ses portes qu'il ne laissa franchir à aucun détachement prussien, et, à travers les difficultés qu'on peut à peine soupçonner, ravitailla l'asile de telle sorte que nul n'y souffrit trop de la faim et du froid... » Certes, si les Prussiens avaient voulu... Mais cela ne réduit en rien le courage de Billod, qui s'est dressé spontanément. Billod était un passionné qui accomplissait sa tâche et défendait ses positions avec un acharnement parfois regrettable, comme nous le verrons à propos de la pellagre « propre aux aliénés ». Il présidera la Société Médico-Psychologique en 1877, entre Dumesnil et Baillarger, et en 1881, il deviendra membre correspondant de l'Académie de Médecine.

2. Les publications

Elles sont nombreuses et remplies de fines observations cliniques. La première publication, *Du traitement de la folie. Emploi du datura stramonium contre les hallucinations* par M. Billod, élève interne de M. Moreau, médecin de Bicêtre et analysé (Ann Med Psychol 1843;1:145) probablement par Cerise (1807–1869) qui considérait que ce travail – quelques observations sans commentaire – ne serait que le complément d'un mémoire publié par J. Moreau dans *La Gazette médicale* de Paris (samedi 9 octobre 1841) intitulé « Mémoire sur le traitement des hallucinations par le datura » par J. Moreau, médecin de l'hospice de la vieillesse (hommes). Ce mémoire de Moreau, complété par celui de Billod, a le plus grand intérêt, par les observations, par les considérations de pathologie générale, par les expériences personnelles de Moreau avec le hachisch et quelques informations sur sa vie. On y apprend,

par exemple, qu'en 1837, pendant son voyage en Égypte, Moreau a eu pour drogman l'un des drogmans de Champollion. Mais revenons plutôt à la pathologie. L'utilisation du datura, qui provoque des hallucinations, peut sembler paradoxale dans cette indication. C'est, dit Moreau, l'emploi d'une médication « véritablement homéopathique » (notons que la doctrine de Hahnemann, 1755–1843, a été codifiée en 1796), et il ajoute « on verra que les guérisons que nous avons obtenues semblent être le résultat d'une sorte de *substitution* d'une maladie à une autre maladie ». À plus d'un siècle de distance, on trouve la même démarche qu'à propos des neuroleptiques, quand certains ont estimé qu'il fallait laisser s'installer les effets secondaires, témoins de la substitution d'une maladie neurologique à une maladie psychiatrique. L'écrit suivant, publié dans *La Gazette des hôpitaux* du 7 février 1843 (« Observation d'épilepsie hystérisforme » par M. Billod, ancien élève de la première section des aliénés de Bicêtre, médecin auxiliaire de la Maison de Santé de Vanves), a été analysé (Ann Med Psychol 1843;1:306), il s'agit de convulsions annoncées par la tristesse, la céphalalgie, un léger strabisme, une épistaxis, une « boule gastrique », sans perte complète de connaissance. Le plus intéressant dans cette affaire, c'est ce que l'auteur de l'analyse note, à savoir que Billod écrit « [...] une espèce de maladie qu'il croit nouvelle et qu'il désigne sous le nom d'*épilepsie hystérisforme*... ». Le désir d'attacher son nom à une maladie nouvelle est assez répandu, chez Billod, cette fièvre éponymique atteindra son acmé avec l'affaire de la pellagre, mais elle semble déjà bien installée dès le début (remarquons qu'il a d'abord publié dans *La Gazette médicale* de Paris et dans *La Gazette des hôpitaux*, mais qu'à partir de 1843, date de la parution des *Annales Médico-Psychologiques*, il est resté fidèle à cette revue). Le travail suivant « Recherches et considérations relatives à la symptomatologie de l'épilepsie » (Ann Med Psychol 1843;2:381), qui repose sur l'observation de 100 malades du service de Voisin, donc un matériel considérable, mérite d'être lu. On y retrouve de nombreuses formes de la maladie (épilepsie procursive, rire spasmodique, épilepsie nocturne...). Billod fréquentait le service de Falret à la Salpêtrière, mais, surtout, il suivait son cours de clinique et de pathologie générale des maladies mentales et des affections nerveuses, où il a appris à connaître les cas avec suspension de l'intelligence et mouvements répétés de déglutition, avec concentration des traits du visage, fixité du regard, dilatation de la pupille, pâleur, et même extrême lividité de la face (on peut simuler l'épilepsie comme le prouve l'anecdote de Calmeil qui a trompé Esquirol, mais on ne peut pas simuler une intense pâleur subite, c'est donc un signe très précieux). Billod s'est opposé à Beau (de la Salpêtrière), pour qui le cri initial serait la manifestation de la souffrance et de la surprise, alors que pour Billod, c'est un effet purement mécanique de la convulsion. Signalons encore un phénomène peu connu, la

double audition (« il lui semble quand on lui parle que l'on dit deux fois de suite la même chose ; hallucination pour l'ouïe analogue à la diplopie pour la vue » [p. 390]).

L'intérêt de ses mémoires sur les maladies de la volonté (Ann Med Psychol 1847;10:15,170,317) est illustré par le fait que Théodule Ribot (1839–1916), auteur lui-même d'un livre devenu classique sur ces maladies (1895), cite Billod, lui fait de larges emprunts, qu'ils ont été en relation et qu'ils le sont restés comme l'indique une note podale (*in* Ribot, p. 52) : « J'ai appris par M. Billod que ce malade recouvra son activité à la suite des journées de juin 1848 et de l'émotion qu'elles lui causèrent. » Au début de son étude, Billod déplore le faible nombre des recherches sur la pathologie de la volonté et il écrit (Ann Med Psychol 1847;10:15) : « Et n'est-ce pas avec beaucoup de raison qu'un philosophe éminent de nos jours a pu dire que la volonté était ce qu'il y a de vraiment personnel, de réellement humain dans l'homme ? » Le nom du philosophe en question n'est pas cité, mais il s'agit vraisemblablement de Maine de Biran (1766–1824), plus connu chez les aliénistes pour ses recherches sur les rapports du physique et du moral, rappelées dans un article posthume d'Antoine-Athanase Royer-Collard (1768–1825), médecin chef de Charenton en 1806, professeur de médecine légale en 1816, titulaire de la Chaire des Maladies mentales fondée en 1821, article offert par son fils Hippolyte, professeur d'hygiène, aux *Annales Médico-Psychologiques* où il parut en 1843. Maine de Biran est également connu pour ses travaux sur l'effort, la volonté et Ravaisson, dans son *Rapport sur la philosophie française au XIX^e siècle*, propose même, pour Maine de Biran, de remplacer le *cogito* cartésien par « je veux donc je suis ». Il est aussi cité à maintes reprises par Bergson dans son cours sur les théories de la volonté au Collège de France en 1907. Le travail de Billod sur les maladies de la volonté est présenté en trois livraisons (1847;10:15,170,317), et c'est surtout dans la deuxième qu'on trouve de belles observations comme on ne sait plus les faire ou qu'on les juge superflues pour le traitement (à tort). Outre l'étude scientifique des maladies de la volonté comme résistance (désir sans possibilité de réaliser, « je n'ai de volonté que pour ne pas vouloir », le manque d'envie, le défaut d'impulsion, l'aboulie...), ou comme puissance (impulsions), on trouve beaucoup d'informations intéressantes comme, par exemple, la fréquence avec laquelle Falret parlait de la pluralité des délires dans la monomanie (p. 198) : « Il peut y avoir en même temps chez un monomane, une triple altération de la sensibilité, de l'intelligence et de la volonté. » Ailleurs (p. 321), une patiente évoque à coup sûr une maladie de Gilles de la Tourette, pas encore décrite, observation reprise par Ribot (p. 74). Voici le texte de Billod : « ... Une marquise bien connue dans les environs de Paris [ne serait-ce pas la marquise de Dampierre, décrite par Jean Itard en 1825 ?] atteinte depuis nombre d'années d'une sorte de

chorée portant sur l'intelligence et les organes de la voix sur laquelle même nous allons nous expliquer. Cette dame, éminemment remarquable par de nombreuses et brillantes qualités de son cœur et de son esprit, se sent cependant irrésistiblement poussée, et c'est pour elle une grande douleur, à exécuter certains mouvements et à proférer certains mots, qu'elle ne peut absolument pas retenir. Au milieu, par exemple, d'une conversation où elle fera briller toutes les grâces de son esprit, elle s'interrompt parfois et coupe une phrase qu'elle reprend ensuite, pour adresser à quelqu'un de la société une épithète inconvenante toujours, obscène souvent. » Ribot a également reproduit la première observation de Billod, concernant un malade hospitalisé à la Maison de Santé d'Ivry, confié à Mitivié, et que Billod accompagnera en Italie. Au chapitre de la pathologie de la volonté avec impulsions irrésistibles, Billod cite « un roman célèbre dont les médecins n'ont pas beaucoup à se louer, a, d'une plume aussi médicale que littéraire, parfaitement décrit ce vertige qui s'empare de certains hommes à la vue du sang qui s'écoule fumant d'une plaie largement béante, et l'âpre jouissance de ces assassins qu'une énergique corruption de notre langue a désignés sous le nom de "chourineurs" ». Ne s'agirait-il pas d'Eugène Sue (1804–1857), c'est probable, le chourineur, déformation de surineur, assassin au couteau (*surin* en argot), apparaît dans *Les Mystères de Paris*, publiés en feuilletons du 19 juin 1842 au 15 octobre 1843 dans le *Journal des débats*, une période proche de la parution de l'étude sur les maladies de la volonté. Une autre observation de Billod reprise par Ribot (p. 101) montre que des malades graves peuvent encore exercer leur volonté : « J'ai vu à Bicêtre un paralytique général, dont le délire des grandeurs était aussi prononcé que possible, s'évader, se rendre, pieds nus, sous une pluie battante et de nuit, de Bicêtre aux Batignolles. Le malade resta dans le monde encore un an entier pendant lequel il lutta de toute sa volonté, sentant bien qu'à la première idée fausse on le ramènerait à Bicêtre. Il y revint cependant. J'ai rencontré plusieurs exemples de cette intégrité de la volonté se conservant assez longtemps chez les paralytiques généraux. » Cette information nous fournit la liaison avec le travail suivant, « Recherches sur la paralysie générale des aliénés », publié pendant le séjour de Billod à Blois (*Ann Med Psychol* 1850;2:608). Au XIX^e siècle, on ne pouvait pas faire l'impasse sur la paralysie générale, surtout quand on dit avoir vu plus de 400 cas de paralysie générale progressive en vingt ans. Dans une autre étude, « De l'amaurose et de l'inégalité des pupilles dans la paralysie générale » (*Ann Med Psychol* 1863;2:317), il fait état d'informations qu'il a reçues oralement par des collègues, dont Briere de Boismont. Notons incidemment que la technique de Billod n'est pas académique, c'est celle du contact personnel et nous verrons jusqu'où à propos de la pellagre. Il parle de l'état mental « co-existant » car il croit à la possibilité d'une paralysie

générale chez des sujets tout à fait sains (mentalement) ; il croit aussi à la guérison rare, sinon exceptionnelle, mais possible. Avant d'aborder le problème spécifique de la paralysie générale, il est intéressant de voir comment il essaie d'associer à chaque pathologie un état mental particulier (« Cette coïncidence de certaines manifestations de l'ordre moral avec certains états morbides bien déterminés de l'ordre matériel n'est pas un des chapitres les moins intéressants de l'histoire des rapports du physique et du moral... »). Ainsi, à la folie pellagreuse qu'il avait observée à Milan, Venise et Florence, il attribue une prédominance d'idées religieuses de (damnation avec tendance au suicide par submersion pour atténuer le feu de l'enfer) ; à l'hystérie il associe l'excitation de l'instinct génésique, avec obscénité, lubricité paradoxalement liée à un délire religieux avec extase ; quant à l'épilepsie, le délire se complique de fureur avec penchants homicides, que Billod pense pouvoir être des « équivalents » de la crise elle-même ; à la paralysie générale il dévolue, classiquement, la monomanie heureuse, expansive, euphorique, jubilatoire, mais il isole quelques variantes jusqu'à la forme lypémanique rare chez l'homme, moins rare chez la femme (j'ai entendu Baruk insister sur ce fait) ; enfin, il ajoute que les hallucinations y sont rares. Arrive une série de rapports médico-légaux (*Ann Med Psychol* 1851;3:291), le premier concerne une affaire de coups et blessures, Billod y trace un portrait du fanatique, une catégorie psychiatrique qui, vues les circonstances, mériterait bien des études ; le deuxième concerne une tentative d'assassinat, le dernier une tentative d'incendie par une jeune fille peu intelligente, ayant agi par vengeance (Billod y cite une référence de Marc à ce sujet publiée dans les *Annales d'hygiène publique et de médecine légale* 1833;10:357). Après ces observations médico-légales, il aborde une question de pathologie ayant aussi un intérêt dans ce domaine « des intervalles dits lucides chez les aliénés » (*Ann Med Psychol* 1852;4:364). La formulation du titre fait pressentir la conception de Billod. Après la critique linguistique des termes de lucides, d'intervalles ou de moments, il affirme que la manie (maladie mentale en général) est plus rarement intermittente qu'on le pense, que dans les intervalles libres on observe une « teinte de mélancolie », qui n'existait pas avant l'apparition des premiers troubles ou d'autres anomalies qui restent intérieures, contrôlées par l'intégrité momentanée de la volonté. Cette conception d'un délire non exprimé annonce celle des « délires à éclipses », où, comme dans l'éclipse, le délire n'est que masqué et persiste chez des « aliénés non pratiquants ». Il invite à ne pas confondre la manie intermittente avec la manie rémittente, la rémission n'étant qu'une atténuation et non une suspension complète, le délire reste à l'intérieur, à l'état latent, clandestin. Cette conception de la permanence d'un délire camouflé est probablement en relation avec une pratique qui a duré longtemps, l'exigence de la critique du délire. L'idée de

la persistance des troubles contrôlés pas l'exercice encore possible de la volonté nous ramène à son travail sur la pathologie de la volonté et illustre la cohésion de ses recherches. Enfin, arrive le premier travail sur la pellagre (Ann Med Psychol 1855;1:595), un mémoire intitulé « D'une épidémie de pellagre observée dans les asiles d'aliénés des départements d'Ille-et-Vilaine et de Maine-et-Loire ». Dans un premier temps, il se demande si les troubles attribués à la pellagre (cutanés, digestifs, nerveux) ne sont présents que dans les deux départements cités ou non, et il appelle ses collègues de tous les asiles à faire les mêmes examens que lui, mais déjà il anticipe les résultats et fait l'hypothèse que « ... Le trouble de l'innervation, qui caractérise l'aliénation mentale, tend à créer à la longue, pour ceux qui en sont atteints, une disposition à subir les altérations qui caractérisent la pellagre » (p. 609). L'article suivant « Des diverses formes de lypémanie. Essai de classification et sémiologie » (Ann Med Psychol 1856;2:309) est assez difficile à lire, il vaut surtout pour son riche matériel clinique et ses observations originales, ainsi que pour des informations ponctuelles. On sait qu'il était resté en relation avec des collègues italiens (bien placés pour la pellagre, le grand sujet de Billod, hélas), il s'intéressait aussi à la littérature médicale de langue anglaise, par exemple les travaux de Benjamin Rush qui avait forgé le terme d'aménomanie pour un état sans tristesse, et même avec gaieté (B. Rush, 1745–1813, un des signataires de la Déclaration d'Indépendance des États-Unis, médecin, éducateur, opposé à l'esclavage et à la peine de mort, considéré comme le père de la psychiatrie américaine pour son livre *Medical inquiries and observations upon the diseases of the mind*, 1812, par le « Pinel américain » épinglé par Thomas Szasz, qui parle de la mythologisation du premier des pharmacrates). Il connaît aussi et apprécie l'œuvre de Walter Scott, cité dans l'essai sur les lypémanies (p. 324) (Walter Scott, 1771–1832, d'abord poète puis romancier fécond, surtout connu pour deux œuvres, *Ivanhoe* [1819], et *Quentin Durward* [1823], puis pour un conte, *The bride of Lammermoor*). Mais pour ce qui nous occupe ici, il faut absolument citer *Letters on demonology and witchcraft* (Lettres sur la démonologie et la sorcellerie), et noter que l'œuvre de Calmeil sur le même sujet date de 1845. Voici ce que Billod écrit : « On comprend, en effet, que la vue d'un précipice continuellement ouvert devant ses pas, comme chez Pascal, ou celle d'un squelette comme chez cet halluciné dont parle Walter Scott dans un traité sur la démonomanie, beaucoup moins connu que ses immortels romans, soient de nature à produire un délire triste. » Il y a peu de temps, on a parlé des « cycleurs rapides », un peu comme d'une nouveauté, or Billod en a vus et signalés, comme tel patient de l'asile de Rennes chez qui « ... La manie alternait de deux jours l'un avec la lypémanie » (p. 334). Dans les *Annales Médico-Psychologiques* (1860;6:239,377,385), il apporte trois rapports médico-légaux concluant à la

simulation de la folie. Les deux piliers du diagnostic sont d'abord que les inculpés croient faire les fous en faisant les imbéciles (sauf ceux qui, au cours d'internements multiples, ont eu le loisir d'observer les vrais aliénés), et ensuite, qu'ils renoncent à leurs stratagèmes quand on leur a expliqué qu'ils ne feraient que changer de prison et pour une durée indéterminée. L'un des rapports concerne un sujet déjà examiné, au Mans, par le célèbre Etoc-Demazy. En 1861 (*Ann Med Psychol* 1861;7:540), il publie un essai sur la lésion de l'association des idées, et il annonce son intention, non réalisée, de consacrer un ouvrage entier à cette question de « psychologie pathologique ». Dans cet article, où il reproduit un cas déjà exposé dans les *Archives cliniques des maladies mentales et nerveuses* de Baillarger, il étudie les modes d'association des idées : par simultanéité de temps et de lieux, par ressemblance, par opposition, par rapport du signe à la chose signifiée (à ce dernier propos il écrit : « ... Un seul mot ou la vue d'un seul objet peut, dans certaines circonstances, nous émouvoir et nous faire verser des larmes, par le rapport des idées rappelées avec celles qu'exprime le mot ou la vue de cet objet »). Il sépare les rapports accidentels et les rapports constants (de cause à effet, de moyens à fins, de prémisses à conséquences), et estime que les faux jugements des aliénés sont dus à la substitution d'une association constante à une association accidentelle. Dans les années 1860, il publiera quelques expertises très minutieuses, riches en enseignements cliniques, avec un intérêt constant pour le dépistage de la simulation. C'est aussi du point de vue médico-légal (validité d'un testament, par exemple) qu'il entreprend une étude de l'aphasie (1877). Ses travaux de pathologie générale, de clinique, d'organisation, sont commandés par les événements quotidiens du service, mais il est toujours vigilant quant à la grande question de sa carrière, la pellagre. En 1864, il interpelle Brière de Boismont sur la question, en 1868, il discute le mémoire de Vernois qui annonce l'extinction de la pellagre, et il nie le rôle du maïs altéré par le verdet, et il prétend que l'Académie de Médecine a couronné le mémoire de Vernois sous réserve de vérification. En 1878, il discute les rapports de la folie et de la paralysie générale, et la doctrine des deux entités distinctes selon Baillarger, que, dans une publication ultérieure, Billod admet, mais seulement à titre exceptionnel.

Billod a beaucoup travaillé, beaucoup publié, et même s'il est difficile d'admettre que 15 000 aliénés sont « passés sous ses yeux », il a récolté un matériel clinique considérable, et, pourtant, il est quasiment oublié. Il jouissait d'une grande réputation auprès de ses maîtres et de ses collègues, beaucoup lui rendaient visite à Sainte-Gemmes (Jules Falret par exemple), il était estimé en France et à l'étranger (il avait été président d'honneur de la section de psychiatrie du Congrès d'Amsterdam de 1879 où il rencontra Seguin, l'éducateur, alors

émigré aux États-Unis). C'est peut-être parce qu'il était hanté par le désir de décrire une maladie nouvelle, la pellagre des aliénés, que, par dérision on a appelé « la pellagre des aliénistes ». Il était tellement passionné qu'il lança un « défi scientifique » par une annonce dans différents journaux médicaux, convoquant une commission d'experts et intéressant le débat par des avantages financiers. Personne ne releva le gant.

J. Biéder

15 place de la République, 59130 Lambersart, France

Accepted Manuscript